

Sur la Corniche de Beyrouth, une étrange installation de robes de mariée flottant dans la brise marine comme des fantômes a frappé l'imagination des Libanais. Il s'agit de l'une des nombreuses interventions menées en 2017 par l'ONG Abaad, qui parvint à convaincre les parlementaires libanais d'abroger l'article 522 autorisant un violeur à échapper à la prison s'il épouse sa victime. Il se pourrait bien que les féministes, les politologues et les historiens se penchent à l'avenir sur cette année 2017 pour identifier les facteurs qui auront enclenché la fin du patriarcat arabe.

L'installation de Beyrouth n'est pas la seule avancée réalisée récemment dans la région : pour la première fois en Arabie saoudite, le 24 juin, les femmes étaient officiellement autorisées à conduire ; au Liban, en Palestine et en Jordanie, la loi permettant aux violeurs d'épouser leurs victimes a été abolie, et en Tunisie, premier pays arabe autorisant les femmes musulmanes à épouser des hommes d'une autre religion, une loi d'ampleur contre les violences domestiques, le harcèlement dans les lieux publics et la discrimination salariale a été votée. Pendant ce temps, en Syrie, sept années de guerre et de déplacements forcés ont renversé les rôles traditionnels entre les femmes et les hommes ; les femmes et les jeunes filles ayant dû quitter le foyer familial pour devenir les nouveaux chefs de famille, même sans grandes ressources.

Dans nombre de ces pays, la reconfiguration de problèmes culturellement sensibles par des militants locaux et des féministes n'a pas simplement ouvert de nouveaux horizons au débat public sur la question des femmes. Les femmes commencent à l'emporter sur des hommes qui jusque-là étaient encore indifférents.

Depuis Schéhérazade déjouant son assassinat programmé dans les *Mille et Une Nuits*, on a admis que la violence contre les femmes et la misère sexuelle des Arabes faisaient partie de la vie du Moyen-Orient. Durant toutes ces années où j'écrivais sur le Moyen-Orient, de 1979 jusqu'à aujourd'hui, la répression des femmes dans ma famille chrétienne de Jordanie a été tour à tour superficielle et profonde. En 1970, ma jeune tante Basemah arborait sur une photo de famille une minijupe qu'on ne tolérerait plus aujourd'hui dans les rues de Jordanie. Basemah, mon père et la plupart de leurs frères et sœurs émigrèrent aux États-Unis entre les années 1950 et 1960. Mais bien qu'elle ait grandi dans le Midwest, ma cousine germaine n'a pas été épargnée. Son séjour au pays se conclut par un mariage arrangé dont elle ne voulait pas mais qu'elle accepta quand même. Quand ma cousine, ancienne banquière, expliqua qu'elle avait dû « apprendre à pardonner sa mère », ce fut comme si l'on avait sorti du placard un cadavre familial vieux de trente ans. Ma tante, conservatrice, était de celles qui faisaient l'éloge de leurs fils, rarement de leurs filles.

Avec ou sans les protections que procurent l'appartenance à une certaine classe sociale, une éducation ou la famille, la vie de la plupart des femmes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient ne leur appartient jamais tout à fait. Même les princesses ont disparu. La fille de l'émir de Dubaï, Sheikha Latifa Al-Maktoum, 32 ans, a été vue pour la dernière fois sur YouTube dans une vidéo où elle suppliait qu'on la libère, avant d'être enlevée et forcée de rentrer dans son pays. Les dangereux contours des notions de *haram* – « l'interdit » en terre d'Islam et son équivalent culturel dans des familles arabes chrétiennes comme la mienne – et de *ayb*, la « honte » – ce qui sert à définir l'attitude respectable que les femmes doivent adopter en public –, montrent que la violence menace toujours les femmes. C'est ce qui, entre autres, a empêché de vraies avancées dans la région.

Depuis 2006, les pays arabophones d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient n'ont fait que régresser selon le rapport annuel sur les différences entre les sexes, établi par le Forum économique mondial. D'après les données de 2017, à ce rythme, il faudrait cent cinquante-sept ans aux pays de la région pour que l'écart entre les hommes et les femmes se réduise.

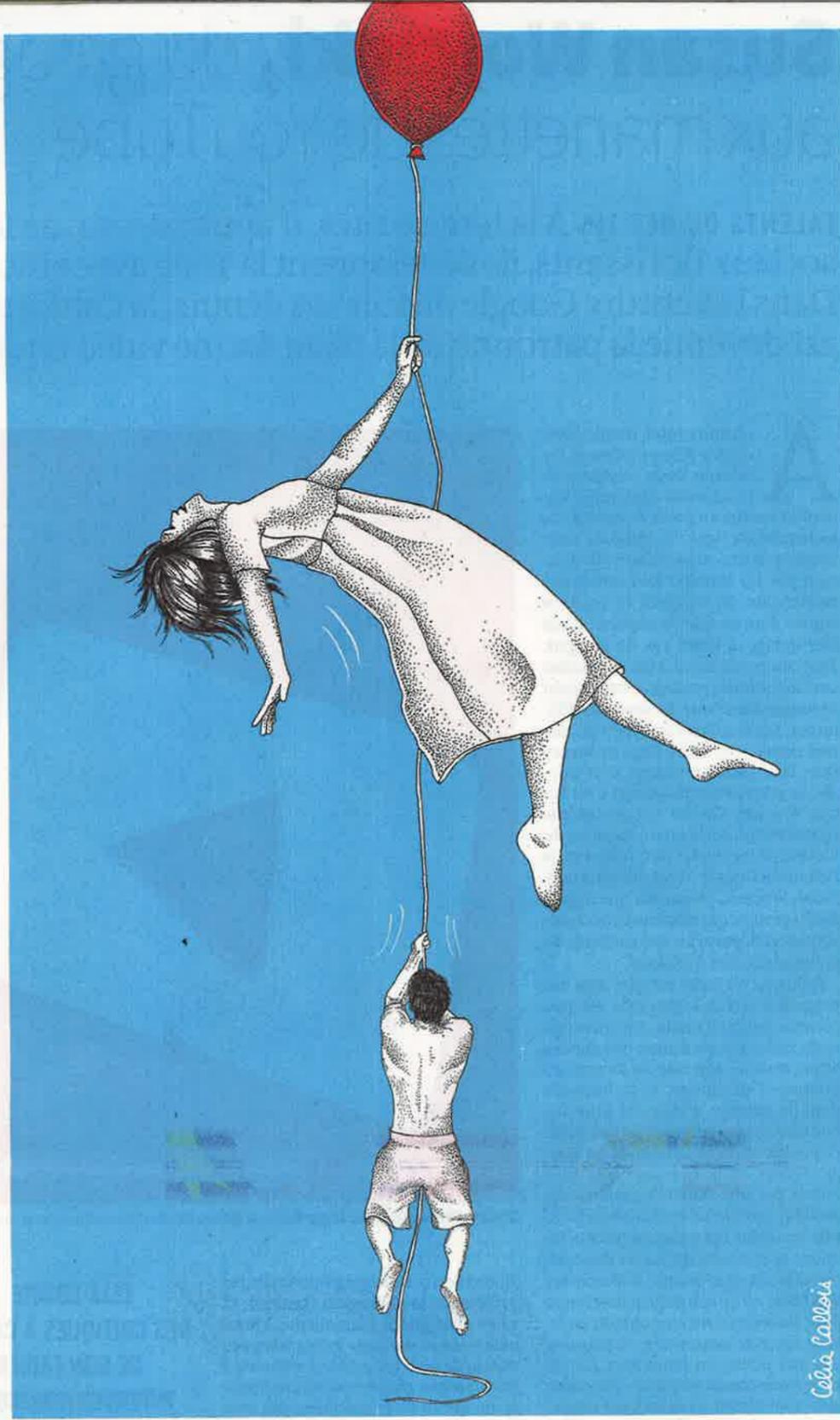
Malgré ces sombres pronostics, l'auteure et militante Nadje Al-Ali, chercheuse spécialisée dans les études de genre, relève un « changement qualitatif ». Lorsqu'elle interviewait les femmes égyptiennes dans les années 1990, la violence sexuelle était encore un sujet tabou. Au cours du « printemps égyptien », en 2011, les femmes occupaient la place Tahrir. Des manifestantes, cibles de l'armée déterminée à écraser la rébellion, furent violées et soumises à des « tests de virginité ». Mais pour Al-Ali, une nouvelle génération d'hommes égyptiens s'affirme, qui, « à l'inverse de leurs pères,

reconnaissent que la lutte contre les violences sexuelles et le combat pour l'égalité entre les hommes et les femmes ne sont pas des questions secondaires, mais des questions centrales pour mettre à bas les régimes autoritaires ».

RÉFORMER LA LOI ISLAMIQUE

Et ils ne sont pas les seuls. En Turquie, en 2015, à la suite du viol et du meurtre d'une étudiante de 20 ans, des hommes ont manifesté dans les rues en minijupes – la presse locale avait accusé la jeune femme de porter une tenue « inappropriée ». En 2016, des hommes iraniens ont porté le hidjab dans une campagne Internet dénonçant la loi contraignant les femmes à se voiler.

En Arabie saoudite, en revanche, il semble que tous les princes ne soient pas acquis à la cause des femmes. En 2017, le prince héritier Mohammed Ben Salman promettait, sous les applaudissements de la communauté internationale, de lever



FIN DU PATRIARCAT 15

En quelques années, les féministes ont remporté différentes victoires dans les pays du Proche-Orient. Beaucoup reste à faire, mais, pour Malu Halasa, le mouvement engagé ne sera pas facilement arrêté

Une nouvelle masculinité prend forme dans le monde arabo-musulman

Malu Halasa est une auteure d'origine jordanienne, philippine et américaine. Elle s'intéresse tout particulièrement à la vie culturelle ainsi qu'aux questions de genre dans les pays arabo-musulmans. Malu Halasa a fondé la revue « Tank »

l'interdiction faite aux femmes de conduire dans son pays. Mais quelques semaines avant que ne soient délivrés les premiers permis de conduire, une vague d'arrestations de militantes des droits des femmes nous rappelait ceci : les gens ordinaires ne peuvent pas réclamer de réformes sociales ; seuls les régimes peuvent les garantir. D'autant que les gouvernements séculiers comme les gouvernements religieux fondamentalistes n'ont cessé de dire que le féminisme était une idéologie importée par l'Occident, ce qui a contribué à étouffer les débats sur le terrain.

L'opposition entre les droits des individus et les prérogatives de l'Etat était au cœur des révolutions de 2011. Dans le sillage de ces mouvements, une nouvelle génération de militantes a su perfectionner leurs techniques, comme on l'a vu avec la campagne mémorable d'Abaad, « Une robe blanche ne couvre pas le viol ». Le féminisme arabe est aujourd'hui à la fois local et global, avec des groupes féministes

DEPUIS SCHÉHÉRAZADE DÉJOUANT SON ASSASSINAT PROGRAMMÉ DANS « LES MILLE ET UNE NUITS », ON A ADMIS QUE LA VIOLENCE CONTRE LES FEMMES ET LA MISÈRE SEXUELLE DES ARABES FAISAIENT PARTIE DE LA VIE DU MOYEN-ORIENT

nuancés qui travaillent aussi à réhabiliter leur religion. En Malaisie, l'ONG Musawah fondée par des militantes, des historien·nes, des juristes et des théologien·nes du Moyen-Orient, promeut l'égalité et la justice au sein des familles musulmanes. Dans les dernières vidéos qu'elle a mises en ligne, elle offre des outils pratiques et des analyses pour réformer la loi islamique de la famille.

Dans le climat actuel, pour pouvoir contrer les interprétations traditionnelles portant sur le corps des femmes et leur sexualité, il faut faire preuve de sensibilité mais aussi savoir ruser. Comme Shereen El Feki, auteur de *La Révolution du plaisir* (Autrement, 2014), l'expliquait au *Guardian* : « La virginité, définie par un hymen intact, ne relève pas d'un contrôle individuel du corps. Elle est en réalité sous la surveillance de la famille. Pour que celles qui désirent rester dans un cadre islamique puissent avoir une flexibilité dans leurs choix – et exploiter cette flexibilité –, il est donc crucial qu'elles puissent être libres de penser et d'agir pour elles-mêmes, mais cela n'est pas encore possible dans les pays arabes ».

En 2017, El Feki, immunologiste devenue spécialiste des mœurs sexuelles des femmes du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord, a interrogé 10 000 hommes et femmes en Egypte, au Liban, au Maroc et en Palestine pour l'ONG brésilienne Promundo, qui travaille essentiellement avec des hommes et des jeunes garçons. Il en est ressorti que les facteurs économiques ont un rôle à la fois négatif et positif pour les femmes du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord.

DES FEMMES POUR PRENDRE SOIN D'EUX

Etant donné les taux élevés de chômage des hommes dans les pays étudiés, les jeunes hommes échouent à assurer leur rôle de soutien de famille. « Quand on passe du temps avec ces jeunes gens, m'expliquait El Feki, on est frappé de voir comme ils sont tous bien habillés alors qu'ils n'ont nulle part où aller... l'incroyable ennui des jeunes Égyptiens ».

Mais ce qui est plus décourageant, c'est que ces jeunes hommes se comportent d'une manière bien plus traditionnelle que leurs pères ou leurs grands-pères en leur temps. Les femmes du même âge, en revanche, sont plus progressistes que leurs mères ou leurs grands-mères, qui, pour la plupart, défendaient les valeurs patriarcales, comme ma chère tante conservatrice. Un compromis existait alors entre les sexes. En privé, ces hommes aimaient leurs femmes et leurs enfants. Ils lavaient le linge, même s'ils refusaient de l'étendre au cas où un de leurs voisins les verrait.

Mais tout le monde ne se ressemble pas. Parfois, la maturité, le passage du temps et les drames transforment les perspectives traditionnelles.

Dans la plaine de la Bekaa, grenier du Liban, El Feki interrogea un réfugié syrien, père d'adolescents. Le camp où il vivait n'acceptait que les familles comptant des filles, compte tenu de la nature du travail agricole aux champs. Le père expliqua qu'il ne forcerait pas ses filles à se marier tôt parce qu'elles gagnaient leur vie. Il devait arranger des mariages pour ses fils sans emploi, restés à la maison. Il leur fallait des femmes pour prendre soin d'eux.

Quand les femmes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient quittent le foyer familial et que ce sont les hommes qui élèvent les enfants, le changement est inévitable. Le combat pour l'égalité des femmes ne se gagnera pas sans les hommes. Et quand bien même, ce sera une lutte longue et pénible dans chacun de ces pays, qui a ses obstacles et ses freins propres. La fin du patriarcat arabe n'est pas pour demain mais les piliers sur lesquels il repose commencent à vaciller. ■

MALU HALASA

Traduit de l'anglais par Pauline Colonna d'Istria

Prochain épisode Lauren Elkin : « Il est temps que les femmes réclament leur juste représentation dans l'espace public »